

Vers l'Orient

Novalis et Gérard de Nerval

Jean Moncelon



LES CAHIERS BOEHME-NOVALIS

2006

A propos de Nerval et de Novalis, Corinne Bayle évoque une « conjonction poétique idéale »¹. Or, s'il est un domaine où se rencontrent idéalement les deux poètes romantiques français et allemand, c'est bien l'Orient, non pas l'Orient des cartes de géographie, lequel, toutefois, n'était pas étranger à Nerval, mais l'Orient métaphysique. Novalis n'a fait qu'évoquer ce premier orient géographique, dont Nerval a tiré, lui, son *Voyage en Orient*. Mais aussi Nerval n'a cessé d'approcher cet Orient métaphysique sans jamais l'atteindre, sinon dans les derniers moments tragiques de son existence, - cet Orient au sein duquel Novalis, pour sa part, a pénétré de plain pied, si l'on peut dire, après la mort de la très-jeune Sophie. Ce n'est pas le lieu, ici, de témoigner des richesses poétiques et spirituelles du *Voyage en Orient* de Nerval, ni de décrire l'admirable itinéraire de Novalis au sein de l'Orient métaphysique, mais, au contraire, de suivre, à travers *Aurélia* tout particulièrement, le propre cheminement de Nerval *vers l'Orient*, tandis qu'il sera question, pour ce qui est de Novalis, de recueillir, dans ses poèmes et dans *Henri d'Ofterdingen*, quelques uns de ses propos sur l'Orient géographique.

1

Gérard de Nerval doit son destin tragique à sa vocation à l'amour : qui ne sut pas s'accomplir, - et « l'amoureux initié du blanc secret de l'amour », comme l'appelait Armel Guerne², dut se résigner à la mort pour entrer finalement dans le mystère de l'amour auquel il avait aspiré sa vie entière, dont il avait reçu l'initiation, sans un maître, hélas, qui l'eût guidé, *en le devançant*, sur le « chemin mystérieux qui va vers l'intérieur », selon les mots du poète romantique allemand Novalis. Pas de maître, en effet, pour Nerval,

¹ Corinne Bayle, « Nerval et Novalis. Une conjonction poétique idéale », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n°4, oct.-déc. 2005, pp. 859-877

² « Nerval, le discret, le secourable, le généreux Nerval, l'amoureux initié du blanc secret de l'amour, celui qui se savait appelé à recevoir la clef du sanctuaire d'une grande sagesse », Armel Guerne, *L'Âme insurgée*, Phébus, 1977, p.211.

qui l'eût accompagné dans sa marche vers l'Orient, pas même un ange *féminin*, et personne pour lui montrer la voie où sa vocation devait s'exalter. Personne pour lui découvrir le sens de son initiation à l'amour, et rien pour lui indiquer le pôle de sa destinée, rien ni personne, sinon, toutefois, une étoile singulière, apparue dans la nuit obscure de sa dérélition : « *Où vas-tu ? me dit-il. Vers l'Orient !* » Et pendant qu'il m'accompagnait, je me mis à chercher dans le ciel une Etoile, que je croyais connaître, comme si elle avait quelque influence sur ma destinée »³.

Mais cette étoile était l'Etoile du malheur.

Elle était le double de l'autre étoile, cette Etoile d'Orient, dont Nerval n'ignorait pas qu'elle lui désignait l'orient métaphysique, ce Monde de l'Ame, cet entre-deux entre le Ciel et la terre, au sein duquel surviennent les visions, et dont Nerval, comme les initiés de toutes les traditions ésotériques d'Orient et d'Occident, ont eu la perception : « Une étoile a brillé tout à coup et m'a révélé le secret du monde et des mondes », écrit-il dans ses *Mémoires*.

C'est ainsi, cependant, à l'aube du 26 janvier 1956, lorsque Nerval fut retrouvé mort, à Paris, pendu à une grille de fer, et que l'Etoile du malheur eut basculé derrière l'horizon, qu'une autre étoile, l'étoile *familière*, se leva à l'orient de son âme pour l'accueillir, dans le monde tant désiré de la Nuit.

Or, cette étoile était une femme : *Sophie*.

C'est elle, la « grande amie » des *Mémoires* qui l'accompagne un instant avant de franchir le seuil de la mort : « *Je reconnus les traits divins de **** », écrit le poète, dans *Aurélia*, mais sur le manuscrit, il a biffé le nom de Sophie. C'est d'ailleurs pourquoi il est vain de vouloir identifier qui en est le modèle : l'archiduchesse Sophie, Sophie Dawes, la baronne Adrien de Fauchères ou une cousine.

Celle qui l'accueille sur le seuil de la Nuit, à l'aube du 26 janvier 1955, c'est *Sophia*, la « Vierge de beauté », selon le mot de Jacob Boehme, qui est « à la ressemblance de la Sainte Trinité », comme la jeune fille aimée – Adrienne, Jenny Colon – est à la ressemblance de l'âme de Nerval.

Comme le remarque excellemment Armel Guerne : « Aucune femme aimée, aussi douce que fût sa ressemblance, n'a consenti que morte à se confondre absolument avec l'image de la femme, sa seule image et la même toujours, royale et sainte libératrice. L'amour ; le deuil. La sagesse deux fois perdue derrière son pur miroir, et trois fois retrouvée »⁴.

³ Nerval, *Aurélia*, Librairie José Corti, Paris, 1986, pp.79-80

⁴ Armel Guerne, *L'Ame insurgée*, op.cit, p.188

Deux jeunes femmes se sont partagées le cœur de Nerval : Adrienne et Jenny Colon, tandis que deux étoiles brillaient dans le ciel de sa destinée. Mais seule l'étoile *familière*, l'étoile de l'éternelle Sagesse, *Sophia*, portait les traits de la jeune fille à la ressemblance de son âme : Adrienne. Quant à l'Etoile du Malheur, le poète lui donnera le nom de Pandora, qui était « ni homme ni femme, ni androgyne, ni fille, ni jeune, ni vieille, ni chaste, ni folle, ni pudique, mais tout cela ensemble »⁵.

Adrienne était une jeune fille du Valois, à l'origine du premier émoi amoureux du poète. Après qu'elle eut chanté, au cours d'une ronde enfantine, il tressa pour elle en couronne deux branches de laurier qu'il déposa sur sa tête : « *Elle ressemblait à la Béatrice de Dante, qui sourit au poète errant sur la lisière des saintes demeures.* » Cependant, lorsque Nerval s'éprend de l'actrice Jenny Colon, la ressemblance avec Adrienne, devenue religieuse, lui paraît si étonnante qu'il en vient à imaginer que la comédienne était la « réincarnation » d'Adrienne. Ainsi écrit-il dans *Sylvie* : « *Aimer une religieuse sous la forme d'une actrice!... et si c'était la même! - Il y a de quoi devenir fou! c'est un entraînement fatal où l'inconnu vous attire comme le feu follet fuyant sur les joncs d'une eau morte...* »⁶. Or, c'était la même...

Tout le drame de Nerval est d'en avoir douté. « Si c'était la même! », - cela aurait signifier en effet que les deux visages d'Adrienne et de Jenny Colon étaient la manifestation d'un seul et unique visage : celui de Sophie (*Sophia*).

Jusqu'au bout, d'ailleurs il en douta. Ainsi rapporte-t-il dans *Aurélia* : « J'ai fait un rêve bien doux : j'ai revu celle que j'avais aimée, transfigurée et radieuse ». Mais le manuscrit introduit cette variante singulière : « J'ai revu celles que j'avais aimées, transfigurées et radieuses » : Adrienne, Jenny Colon, et peut-être Sylvie.

Soutenu par l'enseignement d'un véritable maître spirituel, Nerval eût compris que si un premier visage de beauté, celui d'Adrienne, avait fait naître en lui l'émotion amoureuse, c'était sa *ressemblance* avec le second, celui de Jenny Colon, qui devait provoquer l'illumination, lui permettant ainsi d'identifier le visage dont l'un et l'autre étaient les théophanies : le visage d'Adrienne-Sophie, *Sophia*.

⁵ Ce n'est pas sans raison que Nerval choisira comme exergue de *Pandora* (1854) cette citation du *Faust* de Goethe : « Deux âmes, hélas! se partageaient mon sein, et chacune d'elles veut se séparer de l'autre : l'une, ardente d'amour, s'attache au monde par le moyen des organes du corps ; un mouvement surnaturel entraîne l'autre loin des ténèbres, vers les hautes demeures de nos aïeux. »

⁶ Nerval, *Sylvie*, Librairie José Corti, Paris, 1986, p.19

Durant les derniers mois de son existence, Nerval eut l'intuition, de plus en plus pressante, que tout se résoudrait dans sa propre mort, au moment même d'en franchir le seuil, quand l'Etoile du malheur aurait cessé de briller sur sa destinée et que lui apparaîtrait celle qu'il avait aimée durant son adolescence, Adrienne, mais « transfigurée et radieuse », *Adrienne-Sophie*. Un autre poète, dont le lumineux destin inspira à Armel Guerne quelques unes de ses plus belles pages : Novalis, et qui aura accompli dans sa plénitude la même vocation à l'amour que Nerval, avait écrit dans une note du commencement de l'été 1797 :

« *L'union conclue aussi pour la mort, ce sont des noces qui nous donnent une compagne pour la Nuit. Dans la mort est l'amour le plus doux ; la mort est pour qui aime une nuit nuptiale : un secret de mystères très doux.* »

2

L'œuvre poétique et philosophique de Novalis se réfère essentiellement à l'Orient spirituel, ou *métaphysique*, pourtant on y trouve la mention à plusieurs reprises de l'Orient dans sa relation avec l'Occident⁷ ; et surtout, un personnage incarne cet Orient géographique, une jeune fille du nom de Soulima⁸, dans *Henri d'Ofterdingen*.

C'est assurément dans ce roman que l'Orient apparaît dans sa dimension géographique et humaine, d'abord dans la première partie, avec le personnage de Soulima, « la jeune Orientale », mais aussi dans la seconde, puisque Henri devait parachever son apprentissage poétique par un voyage en Orient, selon les notes conservées par Tieck :

⁷ Deux fragments, qui concernent la spiritualité orientale, méritent l'attention :

« Dogmatisme mystique de l'Orient (fait de *paresse* et d' *intuition*) - communication supérieure de la connaissance - quiétisme intellectuel, - un système de savoir, comme un système de grâce », *Fragment 415 du Grand répertoire général*.

« L'usage prématuré et immodéré de la religion est extrêmement préjudiciable à la croissance et à la réussite de l'humanité (...). (Voir l'Orient, etc.) Le prosélytisme est déjà une amélioration : la religion y devient déjà instigatrice de l'activité », *Fragment 60 du Grand répertoire général*.

⁸ On rapprochera ce nom de celui de la jeune fille druze dont Nerval fit la connaissance au Liban – et qu'il devait épouser : Saléma (*Cf. son Voyage en Orient*).

« Ayant appris à connaître les temps héroïques et l'antiquité, Henri gagne alors l'Orient, dont il avait rêvé depuis son enfance. Il visite Jérusalem, prend connaissance de poésies orientales. D'étranges aventures avec les Infidèles le retiennent dans des parties isolées du pays, où il retrouve la famille de la jeune Orientale ; façon de vivre de certaines tribus nomades de là-bas. Contes légendaires persans. Souvenances des temps les plus anciens du monde »⁹.

Dans cette seconde partie, qui reste inachevée, d'*Henri d'Ofterdingen*, l'Orient géographique se trouve ainsi associé non seulement à un rêve d'enfance, à la poésie orientale - on pense au *Divan Oriental-Occidental* de Goethe, - aux contes persans - sans doute *le Livre des Rois*, de Firdousi - mais aussi à Jérusalem, qui marque le seuil de l'Orient spirituel. Il est associé, enfin, au souvenir des « temps les plus anciens du monde ». Faut-il voir dans cette expression quelque chose de plus qu'une simple réminiscence d'Ur en Chaldée (patrie d'Abraham) ou du code d'Hammourabi ; en d'autres termes, faut-il y voir une allusion au paradis terrestre, à un cycle antérieur de notre humanité, à l'Orient *perdu* ? On ne saurait en douter. D'autant que le personnage de Soulima, qui est une jeune fille d'origine orientale dans la première partie du roman, accède à la dimension métaphysique dans la seconde, en tant que symbole de la Poésie. On passera ainsi, avec Soulima, de l'Orient géographique à l'Orient *métaphysique*.

Soulima

L'Orient géographique est représenté dans l'œuvre de Novalis, nous l'avons vu, dans *Henri d'Ofterdingen* plus exactement, par une jeune Arabe, ravie à sa famille pendant une expédition de chevaliers croisés, et désormais prisonnière, exilée en Allemagne : Soulima¹⁰. Le jeune héros surprend son chant mélancolique qu'elle accompagne d'un luth et l'interroge longuement sur les motifs de son affliction.

Soulima symbolise la rencontre de l'Orient et de l'Occident comme en témoigne le long entretien qu'elle a avec Henri et qui annonce son périple en Arabie – où selon les notes de Novalis pour sa seconde partie, il devait aussi retrouver la famille de Soulima :

⁹ Cf. Notice de Tieck (1802)

¹⁰ On pense ici à la jeune Fatima, princesse orientale, à qui trois chevaliers du Laonnois, captifs en Terre Sainte, devront de s'échapper miraculeusement de leur prison et qui se convertira au catholicisme : à l'origine du sanctuaire de Notre-Dame de Liesse.

« N'allez surtout pas croire ce qu'on vous a raconté sur la férocité de mes compatriotes. Nulle part on n'a traité les prisonniers plus généreusement ; et vos pèlerins de même, en chemin pour Jérusalem, étaient reçus avec une hospitalité qu'ils ne méritaient guère que rarement. C'étaient des vauriens, pour la plupart, de méchants hommes qui illustraient leur pèlerinage de canailleries avec lesquelles, évidemment, ils s'exposaient souvent à tomber sous des mains justement vengeresses. Comme il eût été facile aux chrétiens de visiter le Saint-Sépulcre en toute quiétude, sans avoir besoin de déclencher cette guerre effroyable et inutile qui a tout empiré, propageant le désastre et répandant la désolation infinie, coupant à jamais l'Orient de l'Europe ! Le nom du propriétaire, quelle importance avait-il ? Nos princes vénéraient pieusement le tombeau de votre Saint Sauveur qui est, comme il eût bellement pu devenir le berceau d'une entente heureuse, en bonne intelligence, le prétexte excellent d'alliances éternellement bienfaites ! »

Auprès de Soulima, Henri reçoit donc une initiation, au sens large, à l'Orient, comme si quelque chose du secret de l'existence demeurait encore vivant en cette partie du monde, - de ce secret même dont Henri est à la recherche : « L'existence prend un attrait tout particulier quand elle se passe sur un sol depuis longtemps habité, et qui fut enrichi d'âge en âge par l'ouvrage et les soins diligents, patients et hardis de jadis. La nature y paraît plus humaine et devenue plus intelligible ; à travers le présent on sent que transparait un obscur souvenir du passé, et les images du monde se trouvent reflétées avec un tel relief et des contours si nets qu'on y jouit d'un univers double, en quelque sorte, et que le monde y perd ce qu'il a d'écrasant, de tyrannique pour devenir un poème magique et une féerie de nos sens. » En ce sens, Soulima apparaît bien plus qu'une ambassadrice de l'Orient géographique. C'est d'ailleurs aussi pour cette raison qu'elle devait occuper une place centrale dans la seconde partie d'*Henri d'Ofterdingen*, selon le mot de Novalis :

« *L'Orientale est également la Poésie* ». ¹¹

L'Etranger

Une autre figure, plus singulière, symbolise l'Orient, mais cette fois, l'Orient *métaphysique*, celle de l'Etranger que l'on retrouve

¹¹ Parce qu'elle est l'Orientale, Soulima est aussi le signe, d'une part, que l'appartenance à l'organisation des *Fidèles d'Amour* est d'Orient comme d'Occident et que, d'autre part, le « secret » de cette organisation est qu'elle se situe *au terrain de contact spirituel entre l'Orient et l'Occident*.

aussi bien dans *Les Disciples à Saïs* que dans *Henri d'Ofterdingen* : « D'où seulement a-t-il bien pu venir, cet Etranger ? Aucun de nous n'avait encore rencontré un tel homme ; et pourtant, je n'arrive pas à comprendre pourquoi il n'y eut que moi seul à être bouleversé à ce point par ses dires. » Que cet Etranger soit originaire d'Orient, c'est évident, puisque les disciples ignorent sa patrie. Mais s'agit-il de l'Orient géographique ou de l'Orient spirituel ? Cela revient à se demander quelle est l'origine « géographique » de l'*Appel* à s'engager dans la voie *ésotérique*, à se mettre en route vers l'Orient, qu'il vient transmettre aux disciples. Or, si cet Appel est effectivement la promesse d'une initiation, l'annonce de ce pèlerinage intérieur, - « le chemin mystérieux qui va vers l'intérieur », - c'est bien de l'Orient *métaphysique* que vient cet Etranger¹².

Vers l'Indoustan

L'itinéraire du poète grec vers l'Indoustan dont il est question dans le 5^{ème} *Hymne à la Nuit* de Novalis symbolise à son tour ce pèlerinage intérieur en direction de l'Orient *métaphysique* :

« Et des lointains rivages, né sous le ciel resplendissant de l'Hellade, un poète arriva jusqu'en Palestine, qui fit le don absolu de son cœur à l'enfant miraculeux :

« C'est toi l'Adolescent qui étais sur nos tombes
Depuis longtemps, plein de méditation profonde ;
Signe consolateur au-dedans de l'obscurité,
Initiale heureuse à la plus haute humanité.

Ce qui nous rejetait au fond de la tristesse
Maintenant nous attire en exquise allégresse.
La Mort ouvre à la Vie – Voie de l'Eternité,
Tu es la Mort et seul, nous donnes la santé. »

Puis le chanteur s'en fut, tout débordant de joie, vers l'Indoustan. »

La Palestine où est né le Christ représente l'Orient spirituel et la voie de connaissance amoureuse qui est celle des Fidèles d'Amour, de la même manière que Soulîma, l'Orientale, est la Poésie. L'Indoustan symbolise, pour sa part, la voie intellectuelle¹³,

¹² Jacob Boehme reçut le même *Appel* de la part d'un mystérieux Etranger. Cf. la biographie d'Abraham de Frankenberg

¹³ Deux fragments de 1798 font mention de la voie métaphysique : « Dans la vision intellectuelle est la clef de la vie », dira, par exemple Novalis (162).

l'expérience du Soi, et donc cet *autre* Orient qui se situe à l'horizon oriental, non plus du monde terrestre, mais du Monde de l'Âme, et qui est *l'Orient de l'Âme*. C'est ainsi que l'Orient, dans l'œuvre de Novalis, qui est figuré par la Palestine et l'Indoustan et incarné par l'Orientale, reste le symbole de l'Orient *métaphysique* et du pèlerinage intérieur de tous les adeptes, passant, au cours de leur itinéraire, par les deux degrés de l'expérience spirituelle :

Ses deux *Orients*.

Les Cahiers Boehme-Novalis sont une publication du site *D'Orient et d'Occident*.

Tous droits réservés

2006